

Myriam Vaucher

**FAUT-IL DIRE NON
À LA PSYCHANALYSE ?**

Introduction

Faut-il dire non à la psychanalyse ? Alors que je me mettais au travail avec cette question, je suis tombée sur une phrase de Peter Zumthor, dans une interview :

« On construit des maisons pour se protéger de l'infini ».

Tout au long de mon questionnement, cette affirmation a constitué à la fois un abri et une relance de ma réflexion, un « point » auquel me tenir pour aller et revenir, pour sortir d'une logique binaire oui-non et risquer le paradoxe !

On construit des maisons, on construit des représentations, on construit des théories, des identités, des objets, des mises en récit, pour se soutenir d'une appartenance et se protéger du chaos. Mais la maison est d'autant plus belle qu'elle ouvre sur l'infini. Accueille la lumière.

Actuellement la psychanalyse est mise en cause de divers côtés. Ne serait-elle plus habitable ? Construction qui ne protégerait plus ? Trop énergivore ? Plus aux normes ? Pas assez rationnelle ? Plus suffisamment fonctionnelle ? Cette maison du début du siècle, au charme indéniable, avec ses coins et ses recoins, doit-elle être transformée en musée, ou peut-elle encore nous recevoir ? Être un lieu vivant pour écouter le monde au travers de nos patients ?

Freud a prétendu que la psychanalyse n'est pas une Weltanschauung. Elle ne s'accroche pas à une vision du monde. Elle n'en reste pas moins prise, comme toute production culturelle, dans l'air de son temps, qu'elle tente malgré tout de penser, à partir de ce qui est mis en travail dans le monde interne.

Les transformations dans les cultures et les sociétés contemporaines impactent la psychanalyse qui en est partie prenante. Le questionnement sur les rapports entre les hommes et les femmes ; la mise en cause des différences biologiquement assignées ; le déboulonnage du patriarcat et la récusation de toute domination légitime ; la remise en question de la supériorité de l'homme sur la nature... et sur la femme ; ou encore le questionnement sur les rapports entre individuel et collectif dans ce temps où les libertés individuelles sont aussi défendues qu'interrogées, dans ce temps où chacun se vit comme un potentiel danger pour autrui ou pour l'existence humaine sur terre, voir pour la vie sur la planète.

La psychanalyse est-elle encore la psychanalyse si le père n'est plus ce qu'il était dans le contexte de son avènement ? Si les valeurs de la modernité sont questionnées ? Si la différence des sexes se pense et se vit autrement ? Si l'homme n'est plus le maître du monde ? Si le biologique n'est plus un roc sur lequel on construit ? Si un objectif de traitement doit être formulé ? Si on doit se soumettre à des exigences de rentabilité et d'efficacité ? Pas une semaine qu'un article dans les journaux ne s'en prenne à la psychanalyse et, se faisant, s'appuie sur elle, s'en serve comme objet, lui assigne une position, pour dire non à l'implicite dans lequel la culture et la psychanalyse sont prises et dont on cherche le dégagement. Peut-être avec l'attente, malgré tout, que la psychanalyse puisse contribuer à revenir sur ce qui se joue pour en saisir quelques ressorts ? La psychanalyse reste prise dans le jeu social. La maison n'est pas désaffectée.

Faut-il chercher l'accordage de la psychanalyse à l'air du temps ? Aux pressions sociales ? Doit-elle au contraire résister ? À quoi ? Jusqu'où ?

Je soutiens que la psychanalyse, comme clinique ou comme pensée, n'a pas à chercher à s'accorder à l'air du temps, mais ne peut être dupe et croire qu'elle pourrait ne pas y baigner, comme elle a baigné dans l'air qui soufflait au moment de sa naissance et tout au long de son développement. Elle n'a pas à résister, mais à chercher à penser à partir de ce dans quoi elle est prise.

Penser au singulier, dans ce qui se joue au plus intime de chaque psychanalyste et de sa clinique, pour ouvrir le dialogue, à partir d'une position propre, historico-critique et réflexive.

Sans cesse nous devons nous interroger sur ce que l'accrochage à des théories pourrait empêcher de penser ou de sentir ; aussi bien que sur ce que la méthode permet d'entendre, dans la situation analytique, du monde comme il va.

Quand Moi dit Non

C'est une caractéristique du travail analytique que de susciter des résistances. Nous y sommes habitués. Au point que parfois les psychanalystes confondent interrogations et résistances, se dérochant au questionnement sur leurs présupposés. Mais restons-en pour l'instant à la clinique. Si certains motifs pour dire non à la psychanalyse viennent du dehors, d'autres, éprouvant le psychanalyste, viennent du travail lui-même.

La méthode suppose de suspendre objectif et jugement ; de laisser faillir le moi et permettre le dévoilement des pulsions ; de s'inscrire dans un temps long, renonçant à la vitesse et à l'efficacité à court terme, pour que, entre les protagonistes se constitue une scène où la souffrance puisse trouver à se représenter, et que tout ce qui se dit, tout ce qui s'agit, au-dedans et au-dehors, puisse être entendu dans ce dispositif ou en lien avec lui. Faut-il dire non à cette possible mise en jeu lorsque le cadre de la séance, pour être un espace où se représenter ce qui se joue, ne peut tout contenir et doit se contenter de reprise après-coup d'agirs parfois éprouvants ?

Lorsque le moi du patient dit non, ne baisse pas la garde, ne lâche pas un symptôme ou une mise en récit dans lesquels il se loge, cherche à garder à tout prix l'habitation qu'il s'est fabriquée tant bien que mal, théorie et expérience viennent à notre secours et nous aident à patienter, à entendre les résistances, à rester à l'écoute de ce qui pousse, jusqu'au moment où ça sera plus fort que moi, où Ça dira non, où le corps cessera de se laisser réduire par les mots. À ce moment, abrité dans l'espace analytique, nous ne craignons pas un passage par le chaos, par l'éprouvé de la souffrance, de la détresse, condition d'un changement de forme.

D'une transformation. Ce moment est parfois préfiguré par le rêve d'une pièce supplémentaire jamais encore découverte. Un rêve qui dit un espace qui s'ouvre. Dans ces moments, nulle envie ne nous prend de dire non à la psychanalyse. Ça opère et la satisfaction est au rendez-vous. La métapsychologie nous permet de nous construire une représentation des forces en présence, du combat entre les forces pulsionnelles et un moi qui, si étriqué soit-il, tient à sa cohérence. Alors le psychanalyste «travaille main dans la main avec l'une des parties de cette personnalité pathologiquement divisée en deux, contre l'autre partenaire du conflit.» (*Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*, 1920). Freud pense-t-il ici à une alliance avec le moi contre les forces pulsionnelles du ça ? Ou à une alliance avec ce qui, surgissant de l'inconscient pourrait menacer le moi ? Quoi qu'il en soit, lorsque, dans l'espace analytique se constitue une scène qui permet de travailler main dans la main avec le moi, de négocier avec lui, de l'aider à supporter de défaillir, pour que ça puisse être admis et ouvre de nouveaux espaces, nous sommes bien outillés, allant de ce qui se joue en séance avec nous ou dans la vie du patient à son théâtre interne. C'est lorsque ça déborde que ça se complique, lorsque les deux parties de la *personnalité divisée* ne peuvent se rencontrer sur une même scène, lorsque ça ne rêve pas d'une pièce supplémentaire mais de maison qui s'effondre. Alors survient la détresse qui a déclenché la solution pathologique. Alors il n'est plus question de soutenir une partie contre l'autre, de jouer l'existence de l'une contre l'existence de l'autre. Il s'agit de travailler patiemment à la constitution d'un espace où les différentes parties peuvent trouver lieu et se confronter. C'est parfois un travail difficile, c'est toujours une entreprise exigeant de l'endurance et prise de risque. À l'instar du moi, l'espace psychique lui-même, et le cadre qui le représente, sont menacés par ce que le travail met en route. Le non est condition de l'analyse. Il est un risque lorsque guette la mélancolie. Le combat ne se livre plus entre moi et exigences pulsionnelles. C'est un jeu à la vie à la mort. L'enjeu consiste à passer du non qui est refus de vivre, aspiration au retour à l'inanimé, à un non pour surgir, pour renoncer à rester pris dans le chaos originare. Ouvrir sur le mouvement de la vie, actif et passif, liant et déliant, dans une logique

ou vie et mort trouvent à s'intriquer. On construit des maisons pour se protéger de l'infini...

Quand ça dit non, la clinique fait trembler les murs

Faut-il dire non lorsque le cadre de la séance, pour rester un espace où se représenter ce qui se joue, ne peut contenir ce qui s'agit ? Faut-il renoncer lorsque ce qui est en jeu c'est précisément ça, un sujet débordé par trop d'excitation, qu'il ne peut lier ni par un moi unifié ni par l'adresse à un objet, avec tous les risques qui en découlent ?

C'est une question qui nous taraude, qui me taraude lorsque, dans le cours d'une analyse, la répétition déclenchée par le feu du transfert ne trouve plus de limites. Était-ce raisonnable de s'engager dans cette voie ? Comment dire non à ça, lorsque ça déborde et que c'est tellement excitant ? On peut prendre la tangente et forcer le lien à l'objet, en se centrant sur le transfert. Modifier la technique. Ou pas. On pourrait aussi dire non, comme on renoncerait à jouer Macbeth, parce qu'il se produit des catastrophes lorsque, bravant les réticences, on décide de mettre cette œuvre en scène ! Jean Vilar, un de ceux qui s'y est essayé, ne parvenait pas à garder le texte en mémoire. Et lors de la représentation, le vent a emporté les notes qui devaient le soutenir ! Face à l'énigme de cette œuvre, Freud a voulu renoncer : *« Nous n'avons pas pu répondre à la question de savoir pourquoi Lady Macbeth s'effondre, malade, du fait de son succès [...] cette punition qu'elle s'inflige existe là où on ne s'attendait pas à la trouver. (...) Je pense qu'il nous faut renoncer »* (Ceux qui échouent du fait du succès, 1916). Et c'est alors, qu'il découvre un autre point de vue, qui lui permet de relier ce que Shakespeare a séparé : *« Ainsi se réalise en elle [Lady Macbeth] ce qu'il [Macbeth] avait redouté dans l'angoisse de sa conscience : elle devient le remords après l'acte, il devient le défi ; ils épuisent à eux deux les possibilités de réaction au crime, comme deux parties distinctes d'une seule et unique individualité psychique, copie peut-être d'un seul et unique modèle. »* (1916) Se réalise en elle ce qu'il avait redouté et ils épuisent à eux deux les possible réactions au crime. Il ne s'agit pas de conflit entre moi et pulsions, mais d'une bipartition de l'espace psychique et d'un accord de non-guerre, reposant sur la non-communication entre les deux parties qui tiennent chacune leur rôle ! Il n'y a alors rien d'autre à faire que de garantir un lieu en soi, où le patient en

séance et celui qui agit au dehors pourront se rencontrer dans un autre, capable d'affronter ses contradictions sans perdre la vie. Comme Freud, pour arriver à cela, nous aurons dû supporter le découragement et renoncer à comprendre chacune des parties pour elle-même. Alors, comme pour Freud avec Macbeth, peut s'ouvrir une nouvelle fenêtre, nous permettant de voir ce qui nous échappait. Que la scène agie au dehors participe de ce qui est en train de se jouer là entre nous, les deux scènes en constituant une troisième dans laquelle nous sommes pris ensemble sans nous en rendre compte, alors que je croyais que ce qui se jouait ailleurs se jouait en dehors de moi.

S'il est des patients avec lesquels Œdipe ou au moins Hamlet peuvent nous permettre de trouver la voie de la représentation, il

en est avec qui nous sommes dans l'univers de Macbeth. Freud n'applique pas la psychanalyse à l'œuvre de Shakespeare, il les fait travailler l'une par l'autre, et poursuit son travail de théorisation lorsque le texte lui résiste. Ainsi Shakespeare contribue à la construction de la psychanalyse, autant que la psychanalyse éclaire la lecture de l'œuvre de Shakespeare.

Ne pas trop vite se loger dans une maison œdipienne permet de se tenir là. Là où le langage défaille, là où peut être mise en suspens la recherche des causes, là où le moi peut se défaire et se refaire, mais aussi là où la scène traumatique se répète inlassablement, là où peut apparaître une scène qu'on était empêché de voir, sous-tendue par l'identification mélancolique.

22

Une méthode ouverte sur l'infini...

La fidélité à la méthode, la fidélité à une écoute qui suspend le jugement et ses a priori, qui vient interroger une théorie en attente d'interprétation à partir de la clinique, c'est ce qui permet à l'œuvre freudienne de résister au temps, offrant des points de vue à faire jouer, des ancrages pour penser, plutôt qu'un système. Théorie et méthode se soutiennent de la possibilité de s'interroger l'une l'autre ou de se répondre. Renoncer à théoriser à partir de la clinique, renoncer au nécessaire travail de mise en forme, reviendrait à ne pas mettre à l'épreuve ce qui nous soutient et à risquer de laisser l'écart théorico-clinique se transformer en abîme. Renoncer à se laisser emporter dans la clinique, à se laisser défaire par l'entrée dans une histoire singulière, reviendrait à faire de la psychanalyse appliquée, au risque d'enfermer son patient ou la société dans du pré-pensé, sans se mettre en jeu.

La théorie est indispensable à la méthode : pas pour nous dire où aller, pas pour entrer, pas pour nous aventurer dans les méandres de l'inconscient, pas pour nous ouvrir à l'informe, au chaos, pas pour assurer qualité de présence et écoute sensible, mais pour en sortir. Pour surgir de là et interpréter ce qui s'est joué. *«habiter la chose : et d'en revenir avec le mot (...) la chose en présence, qui surgit, et nous en elle, confondu avec elle, la «sachant» d'un savoir étrange, qui n'est pas savoir sur elle, mais savoir tout nouveau d'elle et de nous confondus»* (Gantheret, *Moi, Monde, Mot*, 1996, p54). Savoir étrange qui s'accroche à un mot qui surgit, pont entre ce qui s'est dévoilé et nos théories, nos mythes, les bribes de représentations, qui permettront que ça, cette expérience, se mette en forme.

23

À une application de la psychanalyse qui se tiendrait du côté d'un savoir plutôt que de l'écoute, sans cesse nous devons renoncer ! Pour écouter nos patients, nous-même, le monde et la culture avec une attention en égal suspens, supportant les contradictions pour leur offrir un espace de jeu. Il s'agit non alors de psychanalyse appliquée, mais de psychanalyse impliquée !

Une psychanalyse à l'écoute du monde

Actuellement, on assiste à de profonds changements dans la culture, entraînant un bouleversement du rapport à la sexualité.

Le changement le plus fondamental, mettant en crise la position de l'homme dans l'univers et sa représentation de lui-même, tient peut-être au fait que nous ne pouvons plus douter que viendra le jour, proche ou lointain, où d'homme il n'y aura plus pour cultiver le sol qu'il pourrait avoir épuisé ! La sexualité, pourtant capable d'éloigner la mort, de soutenir la vie, ne nous confère pas l'éternité. Elle ne pourra rien lorsque le milieu ne sera plus propice à la vie humaine sur terre. Si depuis longtemps chacun savait sa vie menacée de mort certaine, il pouvait se dédommager de la perspective de sa propre mort en s'imaginant une descendance qui poursuivrait ce qu'il avait commencé. Pulsions sexuelles contre autoconservation. Ouverte sur la procréation la sexualité est porteuse d'une promesse : tu mourras, mais de ce ventre où tu viens mourir surgira la vie. Tu mourras, mais l'humanité dont tu fais partie te survivra. Aujourd'hui nous sommes devant un choix entre désespérance et changement de paradigme.

La terre tourne, et l'homme n'y est que de passage. Tu mourras, mais la vie, et pas nécessairement ta descendance, te survivra.

Si l'on peut croire avec Freud que *« de nos jours, les hommes sont allés si loin dans la maîtrise de la nature qu'il leur est facile, avec son aide, de s'entretuer jusqu'au dernier, (qu') ils le savent, d'où une bonne part de leur inquiétude actuelle, de leur malheur, de leur angoisse. »* (Malaise, 1929), l'éco-anxiété en témoigne ; on ne peut plus soutenir par contre que *« sont civilisées toutes les activités utiles à l'homme pour assujettir la terre à son service et pour se protéger contre la puissance des forces de la nature, (et que ce soit) là l'aspect de la civilisation le moins douteux ! »* Ce fondement de notre civilisation moderne subit actuellement une crise profonde. Le clivage entre l'homme et la nature, reposant sur l'idée d'un rapport sujet-objet, n'est plus pertinent pour penser l'humain dans le vivant. Et si la question de savoir comment les hommes peuvent vivre ensemble reste pertinente, et douloureuse d'actualité, elle ne dispense pas, au-delà de Totem et Tabou et du mythe de la Horde, de la question du rapport à l'air que nous respirons, à l'eau que nous buvons et au sens de la vie devant la mort. Une théorie qui tient la mort à distance ne suffit plus.

Le changement climatique n'est pas une crise, disait récemment Sophie de Mijolla, parce qu'on n'en sortira pas ! S'il y a une crise, c'est une crise de la représentation de l'humain, qui nous pousse à penser, comme psychanalystes, une vision du monde qui ne soit plus anthropocentrée. Rester à l'écoute de l'inconscient. À l'écoute du rapport de chaque être singulier à ce qui le constitue, et accompagner l'homme dans son renoncement à l'éternité, au moins sous la forme de survie de l'espèce. Cela suppose peut-être, sans pour autant la mettre au rebut, d'être capable de suspendre une théorie psychanalytique centrée sur le complexe d'Œdipe, pour se mettre à l'écoute des sexualités d'aujourd'hui et tenter d'entendre ce qui s'y met en scène, peut-être de façon symptomatique parfois, du rapport de l'homme au temps, au monde, à la mort. D'un homme qui redécouvre que la pierre sur laquelle il se pose en chemin était là bien avant que les conditions de sa vie soient réunies et sera probablement toujours là lorsque ces conditions auront disparu !

Freud, qui est allé au-delà du principe de plaisir, n'a pas craint de mettre au travail la question de la mort que la sexualité

ne suffisait plus à voiler, au moment où les circonstances de sa vie et le contexte de guerre qui ravageait l'Europe le bouleversaient. Il remarque alors que les événements traumatiques tendent à se répéter, et s'appuyant sur ce qu'il a posé comme caractéristique des pulsions, il propose, pour penser la mort, une spéculation déplaçant le curseur de l'humain au vivant, prenant de l'avance sur nombre de penseurs contemporains. Alors que le mythe de la Horde cherchait à dire le fondement du vivre ensemble et le mythe d'Œdipe à lier destin personnel et vie de la cité par l'inscription dans la sexualité, Freud propose un nouveau mythe des origines, des origines de la vie cette fois :

« Il advint un jour que les propriétés de la vie furent suscitées dans la matière inanimée par l'action d'une force qu'on ne peut encore absolument pas se représenter. Il s'agissait peut-être d'un processus préfigurant celui qui plus tard a fait apparaître la conscience dans une certaine couche de la matière vivante. La tension survenue dans la substance jusque-là inanimée cherche alors à se réduire ; ainsi était donnée la première pulsion, celle du retour à l'inanimé. La substance vivante avait encore en ce temps la mort facile ; elle n'avait vraisemblablement à parcourir dans la vie qu'un court chemin dont la direction était déterminée par la structure chimique de la jeune vie. Pendant toute une longue période, il se peut que la substance vivante ait été ainsi recrée sans cesse et soit morte rapidement jusqu'au jour où des influences externes déterminantes se transformèrent, obligeant la substance qui survivait encore à dévier toujours davantage de son cours vital originaire et à faire des détours toujours plus compliqués pour atteindre son but : la mort. Ces détours qui mènent à la mort, fidèlement maintenus par les pulsions conservatrices, seraient ce qui apparaît aujourd'hui comme phénomènes vitaux. En s'en tenant à la nature exclusivement conservatrice des pulsions, on ne peut pas aboutir à d'autres suppositions quant à l'origine et au but de la vie » (Au-delà, 1920).

Pulsion de retour à l'inanimé et détours par la vie dans lesquels les pulsions sexuelles prennent dès le début une part active, comme source de vie et de plaisir, agissent conjointement. Dans une note, Freud reprend l'évolution de la théorie des pulsions et de la terminologie pour l'inscrire dans sa vision renouvelée : *« La pulsion sexuelle se transforme en Éros, qui cherche à provoquer et maintenir la cohésion des parties de la substance vivante, et les pulsions sexuelles deviennent cette part d'Éros tournée vers l'objet. »* (1929) Il s'interroge sur l'idée de nécessité interne de la mort (anankè), et après un détour par la biologie, conclut avec Schopenhauer (Au-delà, 1920, p97) que la mort est

le propre résultat de la vie, tandis que la pulsion sexuelle est l'incarnation de la volonté de vivre, y compris dans les cellules du corps.

Cinq ans après ces développements (*Inhibition symptôme et angoisse*, 1925), Freud se questionne sur ce qui peut être source de l'angoisse de mort, sans pourtant reprendre son hypothèse qu'elle puisse être liée au puissant désir de retour vers l'inanimé.

Après avoir débattu de la possibilité d'une angoisse de mort liée au vécu traumatique, il affirme qu'il s'en tient à sa position, « l'angoisse de la mort doit être comprise comme un analogue de l'angoisse de castration et la situation à laquelle réagit le moi est l'être-abandonné par le surmoi protecteur — les forces du destin —, ce qui met un terme à l'assurance contre tous les périls ». Cette affirmation m'a toujours intriguée. L'angoisse de castration n'est-elle pas plutôt une mise en forme de l'angoisse de mort ? Mais Freud y tient et s'y tient, comme s'il se posait à nouveau en croyant d'une théorie offrant une représentation à l'irreprésentable, réaffirmant alors que l'angoisse est nécessairement liée à la sexualité, puisqu'on n'a rien vécu de similaire à la mort, alors que la castration s'étaye sur la séparation du contenu de l'intestin et la perte du sein maternel lors du sevrage. Freud reconnaît que la première expérience d'angoisse est la naissance, mais la comprenant comme une séparation d'avec la mère-objet plutôt que comme arrachement à un corps pour deux, il récuse l'idée qu'elle puisse être vécue par le fœtus qui ne connaît pas l'objet-mère, lui-même étant intégralement narcissique ! J'ai là le sentiment d'un aveuglement de Freud sur ses propres avancées, en particulier si on met ces affirmations en rapport avec ce qu'il écrit dans *Malaise* quelques années plus tard : « À l'origine le Moi inclut tout, plus tard il exclut de lui le monde extérieur. Par conséquent, notre sentiment actuel du Moi n'est rien de plus que le résidu, pour ainsi dire rétréci d'un sentiment d'une étendue bien plus vaste, si vaste qu'il embrassait tout, et qui correspondait à une union plus intime du Moi avec son milieu. (...) Si nous admettons que ce sentiment primaire du Moi s'est conservé dans l'âme de beaucoup d'individus, il s'opposerait en quelque sorte au sentiment du Moi propre à l'âge mûr, et dont la délimitation est plus étroite et plus précise. » L'argumentation d'*Inhibition* est prise dans une conception du narcissisme lié au moi rétréci ; de la mère vue comme objet ; de la protection venant du père ; et d'une angoisse de

castration organisatrice du développement psychique ! Impasse sur ce qui est reconnu dans *Malaise*, d'un Moi qui embrassait tout, y compris la mère ; d'un narcissisme primaire préalable à la séparation du moi et de l'objet ; et du fait que l'angoisse puisse porter non seulement sur la séparation d'avec l'objet, mais sur la réactivation des traces de l'arrachement à ce dans quoi le moi encore inexistant était confondu avec le monde, dont la naissance l'a chassé, l'exposant à la mort si aucun environnement protecteur ne vient se substituer au ventre maternel. Freud récuse l'idée que les séparations ultérieures puissent réactiver cette trace, alors même qu'il affirme que subsiste « *dans l'organisme des traces durables d'autant plus prégnantes que la conscience n'en a rien connu, cependant qu'inversement ce qu'elle connaît ne laisse aucune trace* » (*Au-Delà*, Introduction de Jean-Pierre Lefèvre à l'édition Points). Freud récuse encore une fois, comme dans *Malaise*, qui commence par une controverse avec Romain Rolland à propos du sentiment océanique, le lien entre angoisse de la naissance et angoisse de mort ; entre nostalgie du corps de la mère et désir de mort liée à la douleur ontologique, qui perdure toute la vie du sujet de l'arrachement subi.

Me vient à ce propos une parole de Angelica Liddell, une femme de théâtre qui m'a bouleversée, disant qu'elle ne pardonnera pas à sa mère de n'avoir pas fait de son ventre son tombeau. De l'avoir obligée à faire un détour par la vie sans avoir pu lui rendre supportable la perte de cet espace originaire. Sans avoir été suffisamment folle pour reconstituer hors du ventre, un espace où vivre l'illusion de se confondre à nouveau. L'abandonnant à la détresse sans être un *Nebenmensch* secourable. Alors elle écrit, et met en scène, pour rester en vie. Toujours à nouveau, elle transforme en beauté sa lutte avec la mort qui la désire. Rilke dit cela avec d'autres mots : « *Oh la félicité de la créature menue qui habite toujours et reste dans le sein qui l'a portée ! (...) Puisque le sein, c'est tout* ». Il ne s'agit pas du désir de ne pas avoir été conçu, mais de retour au ventre qui nous a porté et à l'inanimé.

Freud ne fait pas l'impasse sur cet arrachement, plusieurs textes en témoignent. Lorsqu'il se refuse à y voir la source d'un sentiment puissant, d'une aspiration à retrouver ce lieu perdu, dans la passion amoureuse, le sentiment religieux ou la mort, peut-être s'agit-il de calmer l'angoisse plus que de chercher la

vérité. De barrer par le refoulement le chemin du retour, pour n'avoir d'autre choix que d'aller vers l'avant !

Si avec l'introduction du narcissisme la première opposition pulsions du moi – pulsions sexuelles est contredite, Freud ne se résout pas à la rejeter, puisqu'elle constitue la pierre angulaire de la théorie des névroses (*Au-delà*, chap. VI). Il s'agirait donc d'une vérité névrotique, dont nous pourrions aujourd'hui interroger la portée. Freud y recourt alors au père et à la menace de castration pour se tenir loin du risque de se perdre dans le continent noir, loin du corps maternel et de la mort. Sachant toutefois d'un savoir inconscient que la pulsion de retour à l'inanimé n'est pas étrangère à la force d'Éros qui s'y oppose.

Peut-être avons-nous aujourd'hui besoin, pour penser l'homme dans le vivant, d'un au-delà des théories névrotiques qui, si elles permettent de donner forme symbolique à l'angoisse, pourraient fermer l'horizon.

En conclusion : construire des maisons, c'est se protéger de l'infini

Faire de la psychanalyse, c'est s'engager dans la séance et en revenir un mot qui dit l'innommable, le cri, la détresse. Donner forme pour que la folie ne nous emporte pas. *Construire des maisons, c'est se protéger de l'infini...* dit Peter Zumthor. Une théorie, un mythe, une fiction, une œuvre d'art peuvent nous tenir lieu d'abri.

Ce n'est rien que cela, et tout cela, la théorie psychanalytique. *Un corpus pour nous protéger de l'infini*, une maison faite des mots avec lesquels on est revenus, tel le poète. Tout de la théorie peut être questionné, interprété, remis en jeu, chaque élaboration ouvre une perspective, plus ou moins intéressante, sur ce dans quoi on est pris. Trop lier, tue la créativité. La théorie ne peut se refermer sur elle-même, parce que la pulsion de mort travaille la psychanalyse de l'intérieur. Il est néanmoins des moments où on ferme fenêtres et volets, parce que la tempête fait rage. Traitant de la mort, de l'amour et de l'origine du sujet, la théorie psychanalytique, héritière des théories sexuelles infantiles comme des grands mythes, protège de l'angoisse devant l'origine et devant la mort. S'approchant de l'irreprésentable, le psychanalyste ne peut s'empêcher, à certains moments, pour se préserver de l'angoisse

et pouvoir penser, de *se tenir fermement*, comme Freud, à certaines propositions. Illusions nécessaires, qu'il questionnera une fois le calme revenu. « *L'essentiel dans la vie est de s'équiper des bonnes œillères* » dit Sylvain Tesson, celles qui permettent de poursuivre sa route, de traverser les zones dangereuses. Il serait toutefois fâcheux de croire que le monde se réduit à son champ de vision.

On pourrait vouloir défaire la théorie psychanalytique de l'air du temps dans lequel elle est prise et des particularités de l'histoire de celui qui l'énonce, mais justement cela ne se peut pas faire. Il n'y a de théorie psychanalytique qu'énoncée par un sujet qui met en lumière une part de la réalité pour en repousser une autre dans l'ombre, restant dans l'impossibilité de s'affranchir de l'air culturel qu'il respire, comme de la situation dans laquelle il est pris, en séance ou dans son existence personnelle.

La psychanalyse occupe une position entre science et mythe : entre une science qui cherche quelque-chose qu'elle peut expliquer et tenir pour vrai et le mythe qui donne à entendre l'origine, voilant toutefois ce qu'il dévoile, mettant en jeu ce qui ne peut être expliqué, en remontant vers sa source à partir de ses manifestations. La méthode engage à avancer en déjouant la raison, à être disponible à ce qui se présente, à l'inconnu, à l'informe, sans autre recours que le mythe et la métapsychologie, mais disposant de ce précieux recours pour y donner forme et accueillir le tragique des contradictions.

Je dis non à la psychanalyse lorsqu'elle confond la maison avec l'ultime. Oui lorsqu'elle se fait radeau de survie pour traverser les tempêtes aussi bien que refuge où il fait bon se reposer un peu pour se reprendre après s'être perdu. Oui à la psychanalyse si elle permet de rêver et jouer avec ce que le psychisme ne peut comprendre, mais qui néanmoins peut trouver lieu ; oui, lorsqu'elle permet de s'impliquer dans la relation à l'autre et au monde, et d'en dire quelque-chose en compagnie des poètes.

Se retournant sur elle-même, la psychanalyse doit se dégager toujours et à nouveau de l'implicite qui la constitue. Elle doit penser son implication dans la culture et en accompagner les transformations, de et toujours et encore laisser travailler le non à l'intérieur de l'espace analytique. ●